

Le Monde des Lettres et des Arts

« REVUE »

« HEBDOMADAIRE »

« DES LETTRES »

ET

« DES ARTS »



ABONNEMENTS

RIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE
ET L'ALCÈRE

Un An. 18 fr.
Six Mois. 10
Trois Mois. 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro : 30 cent.

VENTE EN GROS, CHEZ ÉVRARD, 48, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

DIRECTEUR

F^{OIS} COLLET

ANNONCES

LA LIGNE. 1 fr.

LES ANNONCES
SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT À L'IMPRIMERIE
4, rue Gentil, Lyon

RÉDACTION & ADMINISTRATION

79, place des Jacobins

LYON

MODE DE PUBLICATION

Le MONDE LYONNAIS est une publication exclusivement littéraire et artistique, d'où la discussion de toutes les questions sociales, politiques et religieuses est sévèrement exclue.

Il paraît toutes les semaines, le samedi. Il se compose chaque fois d'une livraison de 16 pages de texte imprimées sur deux colonnes; son format est celui du PUNCH anglais. Impression avec les beaux types elzéviens gravés par Mayeur, rebaussés d'initiales ornées, de bandeaux, fleurons, culs-de-lampe, vignettes, etc.; tirage sur un papier de luxe teinté, fabriqué spécialement pour le MONDE LYONNAIS.

La collection des cinquante-deux livraisons formera au bout de chaque année un splendide volume complété par des tables des matières et des titres qui seront envoyés gratuitement à tous les abonnés.

Le MONDE LYONNAIS, par son format, son mode de publication et sa périodicité, comme par le nombre, la nature et la variété de ses articles, participe à la fois du journal et de la revue.

Ainsi que les revues spéciales, il publie des travaux de longue haleine dans lesquels sont étudiées par des écrivains compétents toutes les questions de Littérature, de Musique, de Philosophie, d'Art, d'Histoire, de Géographie, d'Archéologie, etc. Les questions scientifiques

mêmes auront leur place dans ses colonnes. Comme les journaux, il admet la fantaisie; de plus, il recherche l'actualité, et il rend compte à ses lecteurs de ce qui se passe dans les théâtres de Paris et de Lyon, dans les sociétés savantes et les académies. En un mot, il embrasse le mouvement intellectuel tout entier. Ajoutons qu'il s'arrête spécialement sur tout ce qui est lyonnais ou qui a un attrait particulier pour Lyon.

Le prix de l'abonnement est fixé pour toute la France à 5 fr. pour trois mois, 10 fr. pour six mois et 18 fr pour un an.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

On s'abonne à Lyon au bureau de l'imprimerie PITRAT AÎNÉ, 4, rue Gentil; chez M. PHILIPPE-BAUDIER, 29, rue Gasparin; à la librairie ÉVRARD, 48, rue de la République; à la librairie H. GEORG, 65, rue de la République; et chez tous les libraires.

Les personnes qui ne demeurent pas à Lyon peuvent envoyer un mandat sur la poste ou un chèque à l'ordre de M. le Directeur du MONDE LYONNAIS, 79, place des Jacobins.

On s'abonne également sans frais dans tous les bureaux de poste.

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT TENUS À LA DISPOSITION DE LEURS AUTEURS, QUI POURRONT LES RETIRER AU SIÈGE SOCIAL
79, PLACE DES JACOBINS, LYON

IL EST RENDU COMPTE DE TOUTS LES OUVRAGES DONT DEUX EXEMPLAIRES SONT ENVOYÉS À L'ADMINISTRATION DU JOURNAL

Les annonces sont reçues exclusivement aux bureaux de l'imprimerie, 4, rue Gentil, Lyon

Le premier numéro a paru le 1^{er} novembre 1880

L E

GÉNIE CIVIL

REVUE GÉNÉRALE
DES INDUSTRIES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

INDUSTRIE, TRAVAUX PUBLICS, AGRICULTURE
ARCHITECTURE, HYGIÈNE, ÉCONOMIE POLITIQUE
SCIENCES ET ARTS

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris : 35 fr. — Départements : 38 fr. — Étranger : 40 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

PARIS : rue de la Chaussée-d'Antin, 6

PARIS, DIDIER & C^{ie}, éditeurs, 35, quai des Augustins; — LYON, chez tous les Libraires

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

CONTRE LA MUSIQUE

Par M. Victor de LAPRADE, de l'Académie française

UN BEAU VOLUME IN-18 JÉSUS. — PRIX : 3 FR. 50

PARIS, CALMANN LÉVY, libraire-éditeur, rue Auber, 3. — LYON, chez tous les Libraires.

Onzième édition

LA MOABITE

— Pièce non représentée —

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS, AVEC UNE PRÉFACE

Par Paul DEROULEDE

Un joli volume in-32. Prix : 2 fr.

Nouvelle édition

CHARLOTTE CORDAY

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

Par François PONSARD

Grand in-18. Prix : 2 fr.

LE MONDE LYONNAIS

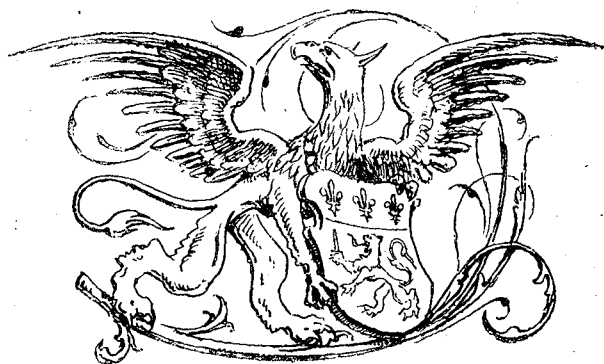
REVUE HEBDOMADAIRE



DES LETTRES ET DES ARTS

SOMMAIRE

CHRONIQUE.....	RICHARD CŒUR (DE LYON).
SOLEIL, DE PRINTEMPS, poésie.....	P. A. B.
ARCHÉOLOGIE, à propos d'un récent ouvrage du baron Raverat.....	QUILIBET.
LA MUSIQUE DANS LES SALONS.....	V. DE LAPRADE.
VARIÉTÉS, Province et décentralisation.....	H. SOUVENIR.
COURRIER THÉÂTRAL.....	VIDI.
REVUE DRAMATIQUE.....	PHILINTE.
CAUSERIE MUSICALE.....	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
NÉCROLOGIE.....	A. L.
REVUE DE LA MODE.....	VICOMTESSE DE BRUMÉVILLE.
SOCIÉTÉS SAVANTES.....	X. Y. Z.



CHRONIQUE

Comme Montaigne qui aimait Paris jusque dans ses verrues, j'aime Lyon en dépit de tout ce qu'on en peut dire, et de Lyon j'aime tout, même ce qui n'est pas aimable. Je parlerai donc de Lyon dans ce nouveau journal, qui s'appelle le *Monde Lyonnais*, et que des parrains Lyonnais tiennent aujourd'hui sur les fonts du baptême. C'est à vous, lecteurs Lyonnais, et vous, charmantes Lyonnaises, que nous dédions cette nouvelle feuille, qui vous devra son succès, si vous voulez qu'elle réussisse.

On nous a tant reproché de ne nous intéresser à rien de ce qui élève l'homme au dessus des intérêts matériels, on nous a tant fait rougir de notre peu d'amour pour les lettres en général et les arts en particulier, que nous avons tenté de sortir de l'ornière

et que le nouveau venu au monde du journalisme peut être considéré comme une protestation.

Le *Monde Lyonnais* s'occupera de tout, il verra tout et il dira tout; il aura l'œil partout, et, prenez-y garde, les toitures lyonnaises seront de verre à ses yeux d'Argus.

J'aurai donc pour collaborateurs tout le monde, puisque tout le monde sait tout et a plus d'esprit que M. de Voltaire, ce qui n'est juste que dans un sens, le bon; mais il faut bien le dire, pour flatter mes futurs collaborateurs et ne pas sortir de la ligne des convenances dans des souhaits de bienvenue.

Avec une pareille collaboration, nous avons déjà l'avantage de rayer du dictionnaire le mot impossible, ce qui économisera quelque travail à cette pauvre vieille Académie, et de plus l'inappréciable occasion de nous gaudir entre nous et de nous appeler familièrement Guzman dans l'intimité, puisque nous ne connaissons plus d'obstacles.

Si donc je parlerai de tout ! je le crois bien. Soirées mondaines et Moabites, tramways et omnibus, théâtres et concerts, chemins de fer et bateaux à vapeur, sans compter les ballons et ceux qui les enlèvent; il faut bien faire voir aux détracteurs de notre ville que nous nous intéressons à tout, hommes et choses, et que rien de ce qui est humain ne nous est étranger.

Si je dirai la vérité !... mais j'en ferai plutôt confectionner une par Clésinger lui-même à notre usage personnel, et qui sera seul à concourir cette fois, moyen plus sûr d'obtenir le prix. Et qui ne voudra reconnaître ma vérité, puisqu'elle sera nue ?

Nous parlerons des grandes dames avec tout le respect affectueux que nous leur devons. J'ai déjà organisé pour ce service une armée de reporters blonds et bruns, qui auront un pied dans tous les mondes.

Et, ceci, en confidence, je les ai tous pris dans la Bresse pour les établir sur un plus grand pied.

Quant aux autres dames, les petites, belles ou non, les demies, les Moabites enfin, je connais particulièrement le vaillant réformateur des mœurs lyonnaises, et il n'a pas de secret pour le *Monde Lyonnais*.

Si avec toutes ces cordes à notre arc, nous ne parvenons pas à vous plaire toujours, à vous distraire souvent, à vous instruire quelquefois, il n'en faudra accuser personne, car nous aurons, à défaut de talent, déployé la meilleure volonté du monde, et de tous les mondes possibles, même du *Monde Lyonnais*.

RICHARD CŒUR (de Lyon).

SOLEIL DE PRINTEMPS

*Le ciel étincelait; par la portière ouverte
Entrait dans le wagon l'air doux et mesuré,
Courbant sur les sillons la moisson déjà verte,
Le pêcheur dans le champ, le saule dans le pré:*

*Celui-là tout fleuri de touffes roses-blanches,
Celui-ci couronné de feuilles au sommet;
Et l'on voyait au loin briller entre les branches
Le fleuve illuminé par un joyeux reflet.*

*Et je pensais, hélas! en face de la terre
Rajeunie et parée, en face du ciel bleu,
À ceux qui ne sont plus, à ceux qui, dans la guerre,
Ont été pour la mort marqués du doigt de Dieu!*

*À ceux qui sont tombés dans la grande mêlée,
Par la faim alanguis, broyés par les canons,
Ou frappés à l'écart dans la nuit isolée:
Héros dont le pays ignore jusqu'aux noms!*

*J'évoquais et nos deuils et la France amoindrie,
Le passé douloureux, l'avenir menaçant;
Et je te reprochais d'être calme et fleurie,
Campagne, qui riais au soleil bienfaisant.*

*Pour qui te pares-tu, banale fiancée?
N'as-tu donc nul souci de celui qui, là-bas,
En râlant t'envoya sa dernière pensée,
Heureux s'il t'eût sauvée au prix de son trépas?*

*Et la campagne alors, sans cesser d'être belle,
Sans cesser de sourire aux doux rayons du soir,
Sembla répondre: Ami, la nature éternelle
N'a que faire des deuils qu'il vous a plu d'avoir.*

*Belle, libre et féconde, à tous elle se donne,
Tout entière à chacun de vous, nains envieux!
Voyez: sans l'amoindrir, du soleil qui rayonne
Chaque plante jouit en entier, sous vos yeux.*

*Mais vous vous égorgez, le frère avec le frère,
Pour un pain qui pourrait vous nourrir tous les deux.
Et vous demanderiez que la nature entière
De vos larmes pleurât et prît vos deuils bideux!*

*Malgré vos pleurs tardifs, vos luttes homicides,
L'œuvre de Dieu poursuit son immuable cours:
Le printemps va fleurir sous vos regards humides
Et le sang de vos morts engraisse les labours.*

(Mars 1871)

P. A. B.

ARCHÉOLOGIE

A PROPOS D'UN RÉCENT OUVRAGE DE M. LE BARON RAVERAT (1)

 n'a fait ou essayé de faire, depuis quelques mois, un certain bruit autour de l'ouvrage dont nous allons parler. La question qu'il traite le mérite assurément, il serait peut-être téméraire d'en dire autant du mémoire qui a essayé de la résoudre.

La détermination précise du lieu où les chrétiens souffrirent le martyre en l'an 177 est, comme l'indique le titre que nous citons, le but que se propose M. Raverat. Mais, chemin faisant, avant d'arriver à cette solution tant désirée, qui doit clore pour jamais, au dire de panégyristes enthousiastes, l'ère trop longtemps ouverte des discussions, M. Raverat s'attarde à jeter une pierre aux archéologues (il ne les nomme pas et nous verrons pourquoi) qui ont eu l'audace grande de ne pas voir dans Lugdunum cette colline des marais que, suivant lui, il est impossible de n'y pas reconnaître.

Et d'abord, faisons à M. Raverat cette concession que l'état des lieux, à défaut d'étymologies, peut-être téméraires, autorisait son hypothèse. Mais à côté de ces étymologies qu'il ne lui suffit pas d'avoir, comme il le dit, longuement développées ailleurs, pour entraîner

(1) Le baron Raverat. *Fourvière, Ainay et Saint-Sébastien sous la domination romaine. Recherches archéologiques sur l'emplacement où les premiers chrétiens souffrirent le martyre*. Lyon, imp. Mougin-Rusand, 1880; in-8 de 38 pp. avec un plan.

nécessairement la conviction de ses lecteurs, il y a des textes, il y a des faits historiques sur lesquels des savants de premier ordre ont établi des opinions toutes différentes des siennes. Je n'ai pas en effet, pour ma part, la prétention de rien entendre à notre vieille langue celtique ; peut-être serait-il à souhaiter que M. Raverat ne l'eût pas plus que moi. Aussi n'oserais-je pas lui opposer mon avis personnel, et j'avouerais sans peine que je me contente de regarder la lutte et de juger les coups. Malheureusement pour M. Raverat, comme je viens de le dire, il a à lutter à l'heure qu'il est, il aura peut-être, même encore après son présent mémoire, à lutter contre des adversaires autrement redoutables que moi. C'est d'abord M. de Witte, membre de l'Académie des Inscriptions, qui a pris sous son patronage l'opinion d'après laquelle *Lougoudounon* aurait été non la *colline des marais*, mais celle des *corbeaux*.

Légende, dira M. Raverat, mais, pour « légendaires et classiques » qu'ils soient, ces corbeaux n'en figurent pas moins et dans un texte historique et dans des représentations céramiques (1). M. Raverat pourrait-il en dire autant de ses marais ?

Le texte, c'est celui de Clitophon, reproduit par un auteur grec, qu'on a cru longtemps être Plutarque, et dont M. Raverat invoque imprudemment le témoignage. On croirait vraiment qu'il n'a pas lu ce qu'il cite.

C'est en effet à ce texte que l'étymologie combattue par M. Raverat emprunte en grande partie sa force. Oui, les Gaulois, au dire de Clitophon, cité par le pseudo-Plutarque, nommaient Lyon *Lougoudounon*. Pourquoi M. Raverat n'ajoute-t-il pas avec le même Clitophon qu'ils le nommaient ainsi de deux mots gaulois, l'un signifiant *colline*, l'autre *corbeau* (2) ?

Et Clitophon, quoiqu'on ignore la date précise à laquelle il a écrit, était contemporain des Gaulois, il parlait peut-être leur langue ; et, s'il ne la parlait pas,

tout au moins pouvait-il bien mieux la connaître et la traduire que nous qui, au bout de dix-huit siècles, sommes réduits à en compter les rares débris. Du reste, M. Raverat lui-même admet l'autorité de Clitophon, puisqu'il le cite ; comment n'a-t-il pas vu que cette autorité le condamne ?

Il y a plus, le texte de Clitophon est confirmé par des terres cuites qui nous montrent ce corbeau comme l'emblème de la ville de Lyon. Mais, objecte M. Raverat, bien d'autres villes en Gaule portaient ce nom de Lugdunum, toutes se trouvaient dans la même position que notre ville, sur une hauteur, au confluent de deux cours d'eau ou entourées de marais ; étaient-ce donc là autant de villes du corbeau ?

D'abord il faudrait, avant d'opposer cette objection, résoudre un petit problème de chronologie. Les villes qui portaient le nom de Lugdunum étaient-elles, oui ou non, plus anciennes que la nôtre ? Si elles l'étaient moins, l'identité de nom ne serait-elle pas simplement le résultat d'une émulation qui faisait prendre à de jeunes cités un nom illustre, sans qu'elles se souciaient de l'étymologie de ce nom ? Et en admettant qu'il faille attribuer à chacun de ces noms un sens strictement étymologique, qu'y a-t-il d'étonnant que dans une situation que M. Raverat dit être celle de toutes ces villes, à proximité des eaux et des hauteurs, les corbeaux en aient fait leur séjour de prédilection ? Ont-ils changé leurs habitudes depuis dix-huit cents ans ? Et pourquoi s'étonner alors que dans une langue peu riche et chez un peuple enfant, comme semblent l'avoir été nos pères, une particularité matérielle ait fixé leur attention et fait partout adopter un même nom ; surtout, si, ce qui pourrait bien être, le corbeau avait pour eux une signification symbolique ?

Mais enfin M. de Witte et tous les savants que nous avons cités, tous maîtres dans la science archéologique, n'ont pas fait de nos antiquités gauloises l'objet spécial de leurs études, ils ont pu errer, établir à tort un rapport entre le texte de l'historien grec et les monuments figurés. Admettons même que l'historien grec n'ait rien compris à la langue gauloise, qu'il n'ait été que l'écho de légendes trompeuses ; M. Raverat reste-t-il pour cela seul et unique maître

(1) M. de Witte, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1877, p. 65 ; Froehner, *Les Musées de France*, pl. XX, n. 2, p. 59 ; Cohen, III, p. 224, n. 22, pl. VI. Enfin M. Hirschfeld, le plus savant épigraphiste de l'Autriche, *Lyon, in der Römerzeit*, Vienne, 1878, in-8, p. 7.

(2) Λοῦγον γὰρ τῇ σφῶν διαλέκτῳ τὸν κόρακα καλοῦσι δούνον δὲ τόπον ἔχοντα κάθως ἱστορεῖ Κλειτόφων ἐν γ' ἑτίσεων. Extraits des auteurs anciens concernant la géographie et l'histoire de la Gaule, par Cougny t. I. Paris, Renouard, 1828, 2 vol. in-8 (*Société de l'histoire de France*).

du terrain? Écoutez plutôt un homme, un des plus éminents en fait de philologie celtique que nous possédions en France, un homme qui enseignera peut-être quelque jour le celtique dans une chaire du Collège de France, M. d'Arbois de Jubainville. Eh ! bien, pour lui, il y a encore une autre étymologie que celle proposée par M. Raverat ; pour lui, Lugdunum, c'est la ville du dieu gaulois Lug (1).

Nous laisserons M. Raverat plaider sa cause devant de pareils juges, ils ne sont pas d'accord entre eux, c'est vrai, ils le sont au moins pour ne pas admettre son opinion, et nous ne ferons pas à sa modestie l'injure de croire qu'il puisse estimer sans valeur le jugement de pareilles autorités. Si Clitophon s'est trompé, si M. de Witte et ceux qui adoptent son opinion, si M. d'Arbois de Jubainville se sont trompés aussi, M. Raverat aurait tort de considérer sa seule appréciation comme irréfutable.

QUILIBET

(A suivre).

LA MUSIQUE DANS LES SALONS

La librairie Didier mettra en vente dans quelques jours un nouvel ouvrage de M. Victor de Laprade intitulé : *Contre la musique* (2).

Nous devons à l'obligeance de l'auteur et de son éditeur de pouvoir publier aujourd'hui un des chapitres les plus remarquables de cet ouvrage encore complètement inédit. Nous sommes heureux en offrant la primeur aux lecteurs du *Monde Lyonnais*.

 n a dit à l'éloge de la musique : c'est une langue dans laquelle on ne peut écrire de mauvais livres. Il est vrai que la musique ne saurait produire des livres, car elle n'exprime rien de clair, de net et de précis, rien de mauvais, rien de bon, quand la parole n'est pas là pour lui donner un sens. La musique n'est pas un art représentatif ; ce n'est pas un langage comme la peinture, la statuaire, l'architecture, la poésie. Les signes qu'elle emploie, s'il est permis de les appeler des signes, n'ont, pour l'esprit, aucune valeur déterminée, ne correspondent à rien de permanent. Leur valeur

(1) « M. D'Arbois de Jubainville signale la ressemblance qui existe entre la fête gauloise d'Auguste qui se célébrait le premier août en Gaule à Lugdunum (fort de Lug, et le *Lugnasad* ou fête de Lug en Irlande, à la même date. » Séance de l'Académie des sciences morales et politiques du 19 juin 1880.

(2) *Contre la musique*, par M. VICTOR DE LAPRADE, de l'Académie française, un beau volume in-18 jésus, prix 3 fr. 50, Paris, Didier, éditeur, 35, quai des Augustins ; Lyon, chez tous les libraires.

change du tout au tout selon les temps, les circonstances et les personnes. Cette heureuse impuissance à peindre le mal tient à une impuissance égale à représenter le bien. La musique ignore le bien et le mal ; elle fait, ou plutôt, elle aide, elle encourage, elle excite l'un et l'autre sans la moindre conscience de ses actes. Cette chaste muse n'a pas mangé du fruit défendu ; elle n'a jamais touché à l'arbre de la science, c'est une innocente, une ingénue. Mais on peut l'employer à tout ; on est certain qu'elle ne résistera pas. Quand la peinture commet une vilaine action, elle sait parfaitement ce qu'elle fait ; elle est coupable. Ce n'est pas le spectateur qui abuse d'elle, c'est elle qui abuse du public. Quand la musique crée cette chose qu'on a si bien nommée *un air*, pour indiquer sa fluidité et son inconscience, cet air absolument innocent et dépourvu par lui-même de sens moral, cet air peut s'appliquer avec la même facilité à une chanson grivoise ou à un cantique. Il suffit, pour rendre innocent l'opéra et le ballet les plus dévergondés, d'en graver la musique et de la transporter sur le piano. C'est ainsi que la musique est souvent innocente... sans être jamais vertueuse ! C'est un art qui n'a pas de sens moral, pas de libre arbitre, un art irresponsable ; c'est pour cela que nous l'avons appelé un art *féminin*.

La musique, après avoir étalé à l'Opéra des pirouettes, des ronds de jambes, de trop aimables gestes et des charmes de toutes sortes, a le don précieux de *se refaire une virginité* en entrant dans les salons sous la forme d'un cahier qui s'ouvre sur un piano. Heureuse muse tant qu'on voudra, mais vertueuse c'est autre chose !

Cependant nous ne lui contestons pas son innocence : elle est absolue, quand la poésie, la peinture, la danse, la mimique ne s'y mêlent pas ; en un mot quand il est impossible de savoir ce que veut dire et ce que veut faire cette belle ingénue. La voilà, donc, très bien à sa place dans les salons de famille. C'est ici que sa domination, sa popularité, sa richesse, sa suprématie sur les autres arts se prouvent dans toute leur étendue, en même temps que son innocuité. Les autres arts comptent par centaines, elle s'appelle million.

Je n'ai pu me procurer une statistique exacte du piano en France. Elle est aussi difficile à établir, à cause de sa croissance continue, que celle du *phylloxera*. A Paris, dans chaque maison, depuis la loge du portier jusqu'aux mansardes, à chacun des six ou huit étages, on compte un ou plusieurs pianos. En province, les portiers n'en ont pas encore, mais il y en a déjà dans les arrière-boutiques des rez-de-chaussée. Chaque maison de grande ville en loge autant que de familles. Les chaumières seules en sont exemptes jusqu'à ce jour.

O beatos nimium sua si bona norint!

On nous assure qu'il y en a chez les paysans d'Allemagne; et, comme nous nous mettons tous à apprendre l'allemand, nous en installerons prochainement chez nos métayers. J'ai parlé de la domination de la musique, je devrais dire sa tyrannie. Les autres arts peuvent du moins s'exercer et fleurir sans incommoder leurs voisins; mais la musique constate sa puissance par l'extermination. Le travail d'esprit, le simple calcul du doit et avoir, le sommeil cessent forcément partout où elle s'installe. Dans les conditions ordinaires des mœurs et des logements actuels, chaque homme occupé, à Paris et dans les grandes villes, a, pour le moins, un piano au-dessus de sa tête, un sous ses pieds, un à sa droite, un à sa gauche, sans compter tout ce qui lui arrive par les fenêtres, quand la saison permet de les ouvrir. On serait très modéré en ne fixant qu'à cinq cent mille le nombre de ces instruments qui fonctionnent en France à l'heure qu'il est. Je renonce à peindre tous les tourments qu'ils infligent. Mais si l'on veut se faire une idée du despotisme qu'ils exercent jusque dans la politique, on se rappellera qu'ils ont réussi à se soustraire à l'impôt, dans un pays où tout est imposé jusqu'à l'air respirable. La grande assemblée conservatrice dont j'ai eu, bien malgré moi, l'honneur de faire partie, a repoussé un projet sur les pianos qui augmentait nos revenus de dix millions. Il est vrai que l'idée venait d'un poète, jalousie de métier! On nous doit rendre au moins cette justice que nos lyres n'empêchent personne de dormir, au contraire. Bref, les pianos sont restés libres de toute charge et investis du droit de ravir le travail et le sommeil à leurs malheureux voisins.

Sans doute le sentiment de la musique et le goût des créations musicales sont bons à propager; mais il est fâcheux que l'unique, ou du moins le principal instrument de ces créations, soit aussi bruyant, aussi sec, aussi peu expressif et demande autant d'étude que le piano. Les victimes du piano ne sont pas seulement les auditeurs forcés du tapage que font les apprentis eux-mêmes et particulièrement les innombrables jeunes filles qui usent leurs nerfs et consomment tant d'heures sur le clavier pour devenir si rarement des pianistes agréables. Certes, c'est une chose précieuse qu'une pianiste agréable dans une famille. J'en fais le plus grand cas, moi qui m'affiche comme détracteur de la musique. Mais cet heureux *phénix* est assez difficile à trouver, quoique les aspirants et surtout les aspirantes se comptent par centaines de mille. Je propose ce problème à la statistique: combien de millions d'heures s'emploient-elles sur le piano chaque année et combien peuvent-elles produire d'heures de vraie musique, d'heures agréables pour les auditeurs, même pour l'exécutant? je mets une douzaine par élève, pour les mieux réussis; et pour un qui parvient à faire plaisir, combien de centaines écorcheront à

jamais les oreilles! En résumé, si charmant que soit un bon piano dans une maison, l'apprentissage de cet instrument n'en est pas moins de nos jours un élément considérable de la mauvaise éducation des filles. Je reviendrai plus tard sur cette question. Quand je parle en ce moment des salons et de la musique, c'est à un point de vue tout autre que l'éducation de la jeunesse, mais qui n'est guère moins important, car il s'agit de la formation, de l'éducation d'une société polie, élégante par l'esprit, plutôt que par le luxe du mobilier, du vêtement, de la cuisine et des écuries. Ce luxe n'est pas près de périr, même sous la république; le luxe de l'intelligence qui n'est pas du superflu mais du nécessaire chez une grande nation, me paraît menacé de tous les côtés sous notre régime démocratique. J'affirme que l'invasion de la musique depuis cinquante ans a été funeste à la société polie et qu'elle a porté un grand coup à l'existence des salons qui représentaient autrefois un des charmes, une des puissances, une des supériorités incontestées de la vie française.

Nous n'avons pas à examiner les divers dangers qui menacent la société polie et la vie des salons, c'est-à-dire l'art de la conversation, un des plus aimables, des plus utiles, et le plus français de tous les arts. Nous admettons que l'intempérance de la musique et le silence que le piano impose à l'esprit n'a pas atteint et ne peut atteindre trois ou quatre grands salons intelligents dans la haute société de Paris. Celui de l'*Abbaye aux bois* a subsisté jusqu'à la mort de Chateaubriand en 1848. Celui de madame Swetchine a vu commencer le second empire, en pleine ère musicale. Les grandes supériorités, les hommes et les femmes de génie, quand il y en aura, sauront toujours se défendre. En tout temps, par une sorte de hasard heureux, une femme éminente peut réussir à former autour d'elle un groupe d'hommes distingués, aimables et influents. Mais dans l'ancienne société française, à laquelle l'empire a porté les derniers coups, un salon n'était pas une rareté: la primauté de telle ou telle compagnie s'appuyait sur un certain nombre de coteries moins illustres où elle se recrutait. Les exceptions apparentes reposent toujours sur certains faits communs. Ces nobles réunions qui exerçaient jadis l'arbitrage du goût, de l'opinion et de la renommée, ont besoin pour se former et pour durer, qu'il en existe une foule d'autres au-dessous d'elles et jusque dans les rangs de la société où elles ne se recrutent pas d'ordinaire. C'est dans les salons de l'aristocratie secondaire et dans ceux de la classe moyenne que la musique a particulièrement triomphé de l'esprit et que le piano a tué la conversation. Il faut dire que la conversation ne s'y défendait pas toujours d'une façon digne de la victoire; mais enfin il pouvait y avoir là une ou plusieurs personnes d'esprit, et le piano leur coupe aujourd'hui la parole.

Si la musique détruit la conversation, elle parvient rarement à créer le silence dans une réunion de Français d'aujourd'hui. Voici un travers de notre caractère que la bonne éducation, l'exquise politesse, le respect de la hiérarchie qui régnait dans l'ancien monde, savaient tenir en bride, et auxquels nos mœurs démocratiques ont lâché le frein. Nous ne savons plus écouter : chacun veut la parole pour lui seul et tout le monde parle à la fois. Dans une réunion de vingt personnes, il s'est formé, au bout d'un moment, dix tête-à-tête et la vraie conversation a forcément disparu.

Le bruit du moins a augmenté; et la grande voix, sèche, sonore et cassante du piano ne réussit pas toujours à l'étouffer. Lorsqu'il se tait enfin, car tout finit ici-bas, même les sonates, laisse-t-elle au moins après elle un élément de conversation, un aliment pour l'esprit? absolument aucun. C'est ici que l'on va me contredire vertement; mais j'insiste avec autant de vigueur. Il n'y a rien à dire après un morceau de musique, hors ceci : c'est charmant, ou c'est ennuyeux; c'est très bien, très mal, médiocrement exécuté; c'est gai, c'est mélancolique; c'est dansant, c'est chantant ou ça ne l'est pas. On ne saurait discuter rationnellement, avec l'intelligence, avec la conscience morale sur ces qualités contradictoires; on aime ou on n'aime pas; on rit ou on pleure, et c'est tout. Il est aussi impossible de disputer des mélodies que des saveurs, des odeurs et des couleurs, comme le dit un vieux proverbe. J'aime le bleu et je n'aime pas le rouge; j'aime l'essence de rose et je n'aime pas le musc; j'aime la bouillabaisse, j'aime les queues d'écrevisses à la Nantua. Ce sont là des questions incontestables, où l'esprit peut se jouer, où la raison, où les facultés morales n'ont aucune part. La discussion en cette matière n'est admissible que sur les détails techniques, sur la bonne ou mauvaise exécution; elle ne saurait atteindre le fond des choses. L'indéfini est indéfinissable, inexplicable et par conséquent indiscutable. Or la sensation musicale est indéfinie et absolument variable et personnelle de sa nature, comme l'odeur et la saveur; on peut analyser techniquement une sonate. On peut dire d'une bouillabaisse qu'il y manque ou qu'il y a trop de tel ou tel ingrédient; mais la valeur d'une bouillabaisse comme celle d'une sonate n'est pas appréciable par l'esprit, elle ne prête pas longtemps à la conversation.

Jadis quand la littérature et la poésie tenaient une certaine place dans les soirées du monde ou de la famille, la lecture d'un morceau de prose, la récitation de quelques vers, bons ou mauvais, fournissait une prise au sens moral, au sens critique, à des discussions, à des rapprochements instructifs, enfin à des conversations capables d'éle-

ver, de fortifier, d'ennoblir l'esprit. Vingt vers de Corneille ou de Racine peuvent défrayer plusieurs heures de causerie littéraire, historique et morale. J'ai assisté plus d'une fois dans le monde à l'irréprochable exécution d'une admirable sonate, d'une sublime symphonie de Beethoven; j'ai entendu les propos qu'elle suscitait, même entre des gens d'esprit et des femmes charmantes, et j'affirme que ces conversations pouvaient se traduire toutes par des oh! et des ah! par ces interjections inarticulées que nous arrache le plaisir ou la douleur. L'admiration la plus intellectuelle s'exhalait d'ordinaire en un pathos romantique fait pour terrifier même un poète; j'aimais mieux pour ma joie et mon instruction personnelle une épître du bon M. Viennet.

Je dirai donc de par l'expérience et l'histoire que la musique, cette prêtresse de l'harmonie, est un dissolvant des salons, car elle est un dissolvant de la conversation; on peut tirer d'elle de très grandes jouissances physiologiques, aucun bénéfice intellectuel et pas d'autre bénéfice moral que certaines heures d'apaisement et d'oubli. J'ai avancé au début de ce livre qu'elle est un art féminin, le plus sensuel de tous les arts. On serait en droit d'ajouter, si l'on juge bien ce qui se passe depuis trente ans, qu'elle est le moins intellectuel de tous les arts; je me reprends : il n'est pas d'art qui ne soit intellectuel, mais s'il en était un seul, la *musique* serait celui-là.

VICTOR DE LAPRADE,
De l'Académie Française.

VARIÉTÉS

PROVINCE ET DECENTRALISATION



est, sans doute, une témérité bien grande à nous que de tenter une telle entreprise, et d'oser, dans une feuille même hebdomadaire, nous mêler des choses de la littérature et de l'art. Nous a-t-on assez calomniés, nous, malheureux provinciaux! et comme ces messieurs de Paris nous ont prodigué leurs amères critiques! On nous reprochait tout sans pitié : notre goût, déplorable à ce qu'il paraît, nos réserves constamment suspectes, nos admirations toujours banales. Et l'on nous traitait ainsi dans les réunions les plus intelligentes, dans les livres les mieux faits, au théâtre, dans les pièces les plus applaudies, dans ces pièces que nous applaudissions nous-mêmes avec non moins de candeur que d'entrain, tant on mettait d'esprit et de grâce à nous débiter de telles imper-

tinences ! Quelle figure piteuse cependant nous aurions dû faire, harcelés par ces quolibets, morfondus par ces saillies, accablés sous ces sarcasmes ! Et que restait-il de nous ? des jeunes gens prétentieux, des bourgeois empesés, des badauds ahuris. Vous-mêmes, Mesdames, vous, les sœurs des Louise Labbé et des Récamier, vous, intelligentes et belles, n'étiez plus que des femmes sottement sentimentales, béates presque toujours, tout au plus bonnes ménagères ! et, suprême outrage, et le plus étonnant, on naturalisait avec je ne sais quelle ironique suffisance le vice parisien et la vertu provinciale : c'était faire trop d'honneur à l'un, trop d'injustice à l'autre. En somme, nous étions assez bêtes pour être vertueux, assez vertueux pour être bêtes. Hélas ! on s'est trompé : nous ne sommes ni si vertueux, — tant pis ! — ni si bêtes, — tant mieux !

D'ailleurs, ne faisons-nous pas tous les efforts possibles pour nous débarrasser de nos préjugés mesquins, refaire notre éducation, et nous plier de la façon la plus souple aux belles manières ? Nous tous, n'allons-nous pas au moins une fois l'an faire un dévot pèlerinage à Paris, Mecque-la-Sainte ? n'allons-nous pas y fouler son asphalte fiévreuse, y respirer son air léger et spirituel, nous mêler à son peuple nerveux et poétique ? N'y allons-nous pas retremper souvent nos facultés engourdies par la torpeur provinciale, et contempler de près les grandes œuvres et les grands hommes de Paris et de la France ? N'y laissons-nous pas en souvenir les plus fins et les plus éloquents d'entre nous, et n'est-ce pas une magnifique vengeance pour la province que de reconnaître ses enfants dans les premiers de la capitale du monde ?

Aussi bien, la province n'est-elle pas cette Béotie que l'on prétend, dont Athènes a le droit de rire et qui mérite l'outrage des Athéniens : les provinciaux de Paris nous doivent souvent plus de reconnaissance, plus d'indulgence toujours. Quant aux Parisiens eux-mêmes, ils auront pour nous quelques égards, s'ils ont vraiment tout l'esprit qu'on dit... et personne n'en doute : c'est presque un article de foi.

Il ne nous appartient donc pas de méconnaître quel rôle illustre et prédominant Paris tient et doit tenir

sur la scène de l'intelligence et de l'art : aussi n'y a-t-il pas la moindre amertume dans notre tranquille protestation ; car, il faut bien l'avouer, nous donnons quelquefois prise — non pas vous, Mesdames — à ces appréciations satiriques. Nos habitudes de vie, les urgentes nécessités des affaires, semblent confisquer tout notre temps et nous enlever tout loisir ; aussi nous montrons-nous trop sévères pour tout ce qui n'apparaît pas immédiatement utile et appréciable en deniers sonores, et nous avons ainsi un peu perdu le goût de ces choses exquises — et non pas superflues — les belles-lettres et les arts. Naturellement songeur et morose, le Lyonnais devient facilement flegmatique : il ne dédaigne pas, il ne méprise pas : il passe indifférent. Mais cette indifférence ne saurait nous faire croire à tout le mal qu'on dit de lui : elle n'est que superficielle, et trompe seulement ceux qui ne le connaissent pas.

Mais nous qui le connaissons, Lyonnais nous-mêmes, nous ne craignons pas cette apathie qu'on s'est plu à exagérer, ni ce dédain que nul de nous encore n'a subi. Nous savons que cette cité lyonnaise, si merveilleusement située et dotée si richement que dès ses origines elle devenait une des capitales de la Gaule et de l'esprit antique, a pour elle tout un passé, toute une histoire, tout un ensemble de traditions qui répondent de son goût pour la littérature et les arts. Ce passé superbe est inscrit sur nos monuments, resplendit sous les noms de nos savants, de nos philosophes, de nos poètes, de nos artistes, et qui de nous pourrait oublier d'aussi glorieux souvenirs ?

Si donc nous essayons d'apporter notre concours à l'œuvre de décentralisation qui fut autrefois accomplie et qui est reprise aujourd'hui par des hommes de talent et avec succès, nous espérons être les bienvenus parmi ceux qui nous ont précédés et qui sont nos confrères, et parmi ce public si intelligent et si généreux.

Sans doute, il existe déjà des revues qui poursuivent avec la plus grande ardeur ce but auquel nous-mêmes nous tendons, mais par d'autres chemins. Nous venons concourir à l'œuvre de décentralisation,

et non pas marcher sur les brisées de nos prédécesseurs. On se doit aux uns et aux autres cette courtoisie qui n'est pas l'apanage exclusif de la presse littéraire parisienne, et pour nous le succès des uns n'est pas la chute des autres. Toutes ces feuilles ont en vue principalement l'histoire locale : on fouille les archives, on scrute les monuments, on met en relief les célébrités lyonnaises. Certes, c'est une œuvre non sans gloire ni sans profit. Il y a là pour notre vieille cité le témoignage d'une sollicitude profonde et d'un amour filial. De telles recherches, dictées par de tels sentiments, sont l'honneur de notre ville et de leurs auteurs.

Mais le but d'une large décentralisation ne saurait être l'unique préoccupation de questions exclusivement locales : c'est là une partie de l'œuvre ; ce n'est pas l'œuvre tout entière. Les écrivains ne sont pas nécessairement tenus de se restreindre à l'étude des hommes et des choses de leur seule cité, et de se condamner, par amour du clocher, au rôle très savant et très spécial de critique archéologique : en un mot, à côté des revues de littérature lyonnaise, d'art lyonnais, on peut aussi créer un journal lyonnais d'art et de littérature ; et il y a sans doute place parmi les revues mensuelles, d'un prix relativement élevé, attachées par principe aux questions locales, pour un journal hebdomadaire, en incessante communication avec le public, ouvert à toutes les spéculations de l'intelligence depuis les recherches érudites jusqu'aux rêves les plus capricieux de la fantaisie. Liberté complète pour les écrivains, liberté complète pour les œuvres. Qui de nous, par exemple, oserait condamner un paysagiste lyonnais à ne peindre que des paysages lyonnais ? L'art et les lettres n'ont rien à gagner à ces restrictions. Autant il est logique pour les revues spéciales qui existent déjà à Lyon de s'enfermer dans les limites qu'elles se sont imposées et de concentrer leurs efforts sur un seul point, autant il serait illogique de notre part, avec le but que nous nous proposons, de nous enfermer dans les mêmes limites.

La décentralisation, c'est pour nous l'épanouissement libre et spontané, sur tous les points du sol français, des forces vives de l'intelligence soustraites

à l'influence trop énervante et trop absorbante de Paris. Chaque région, chaque province, impose à ses œuvres son génie particulier, de telle sorte que la physionomie si vive de la France se manifeste sous les traits les plus divers et les plus expressifs : c'est ainsi que l'esprit national d'un pays se révèle dans son unité sereine sous la plus multiple et la plus féconde variété. Telle était cette Grèce à l'intelligence limpide et brillante, où triomphait sous toutes ses formes l'indépendance locale, et dans ses institutions, et dans ses écoles philosophiques, et dans ses écoles littéraires, et dans ses écoles artistiques. Telle encore l'Italie, à cette heureuse époque où l'art de la peinture atteignait sa plus grande splendeur suivant les inspirations diverses et le génie varié de ses écoles : ombrienne, bolonaise, vénitienne, florentine, lombarde, romaine.

Il y a, certes, une grande présomption à rappeler de tels exemples et à se mettre sous le patronage de tels souvenirs.

Mais soyez donc jeunes sans un brin de fatuité, sans un tantinet d'audace : il faut pardonner à nos projets téméraires en raison de leur sincérité.

C'est donc aux jeunes, aux jeunes de tout âge, que nous faisons appel, pour nous répondre, nous encourager et nous soutenir ; à ceux qui ont les pieds fermes et les reins robustes pour gravir les sommets souverains de l'art et de la poésie et quitter quelquefois la vallée de brouillards où se vident les luttes brutales des questions politiques ou religieuses.

Ah ! si nous avions la bonne fortune de mettre en lumière un penseur d'élite ou un écrivain de race ! si nous pouvions susciter l'éveil d'un de ces hommes qui nous rappelleraient les noms aimés d'un Ballanche, d'un Ampère, d'un Victor de Laprade ! si nous pouvions simplement, non pas faire naître, mais entretenir le goût des spéculations de l'esprit, et devenir l'interprète de cette belle jeunesse lyonnaise, nous aurions un trop beau succès et l'œuvre entreprise aurait trouvé plus que sa récompense.

Voici que les vents d'automne passent en gémissant sur notre ville brumeuse, et que la nuit se fait de bonne heure dans nos rues tristes et mornes. C'est le moment fortuné où les amis se réunissent et re-

prennent ensemble les vieilles causeries et les jeunes histoires. Ne serons-nous pas un de ces amis qu'on accueille au foyer, mais qu'on n'y jette pas? Ne nous souhaitera-t-on pas la bienvenue, et n'aurons-nous pas notre part dans cette charmante hospitalité?

Il faut nous accueillir, car nous voulons vivre de notre belle vie, et si, par notre faute, nous venions à mourir, la démonstration serait complète : nous n'êtes que des provinciaux!

H. SOUVENIR

COURRIER THÉÂTRAL

Paris, 11 novembre 1880.

Charlotte Corday. — Belle Lurette. — La Cantinière. — Les frères Coquelin confrenciers. — Mlle Bartet dans Iphigénie

L'Odéon a repris *Charlotte Corday*, le drame historique (?) de Ponsard. Qu'il nous suffise de rappeler à propos de cette pièce le mot prononcé en 1850 à son apparition. Une dame demandait à un de nos plus célèbres critiques, mort aujourd'hui « Qui a fait ça? — C'est un monsieur! » répondit le critique.

Nous n'avons pas l'intention de parler de l'incident Carjat qui a quelque peu égayé la première représentation de la reprise : nous voulons seulement retenir l'impression générale qui a été celle d'un ennui bien marqué. Et la faute n'en revient certes pas à l'interprétation, mais bien à l'auteur qui, ayant à faire parler des personnages historiques dont on connaît les moindres gestes, les fait agir comme des personnages qu'il aurait inventés de toutes pièces.

M^{lle} Tessandier (une Charlotte brune alors que la vraie était blonde) a dit avec beaucoup de science ce rôle long et ennuyeux. Du côté des hommes, il faut mettre en première ligne Clément Just, Dumaine et Chelles. Citons enfin deux superbes décors, les environs de Caen et le jardin du Palais-Royal.



Belle Lurette est la dernière œuvre du regretté Offenbach qui triomphe au delà de la tombe. Raconter une opérette? c'est inutile. Le livret est signé Blum et Toché, et l'on comprendra que, s'il est quelque peu embrouillé, il est intéressant et spirituel.

Belle Lurette, c'est M^{me} Hading, qui, trouvant enfin une vraie pièce, a fait une vraie création; citons également un trio fort gai, Jolly, Jannin et Cooper.



La Cantinière s'intitule vaudeville sur l'affiche; il y a trop de musique pour un vaudeville et pas assez pour une opérette. Mais, vaudeville ou opérette, l'œuvre de MM. Burani et Ribeyre a pleinement réussi, et la musique de M. Planquette a été fort applaudie, bien que les *Cloches de Corneville* soient supérieures.



Les deux frères Coquelin ont fait cette semaine une conférence à la salle des Capucines. Nous avons applaudi Coquelin aîné l'année dernière, lorsqu'il avait parlé des comédiens et de la diction; nous l'avons moins aimé dans cette étude sur le Misanthrope.

L'interprétation nouvelle qu'il veut donner au rôle d'Alceste

est-elle la vraie? Nous en doutons, et nous attendrons l'éminent sociétaire à l'œuvre pour en juger, la théorie nous ayant peu séduit.

Coquelin cadet, le joyeux Pirouette du *Tintamarre*, a fait une conférence sur le monologue dont il est l'inventeur. Il a fait de joyeux portraits de Ch. de Sivry, de Bilhaud, etc., en faisant suivre son portrait d'un monologue du *portraicturé*. Le succès a été grand et se renouvellera.



M^{lle} Bartet, la nouvelle pensionnaire et la future sociétaire de la Comédie française, a fait son début tragique dans *Iphigénie*. Ce n'est certes pas une tragédienne, et elle nous a montré une Iphigénie quelque peu moderne, mais pleine de sentiment et de dignité. C'est une épreuve très honorable.

VIDI

REVUE DRAMATIQUE

En chroniqueur, je ne sais pas pourquoi, se figure être un Rivarol ou un Sainte-Beuve quand il a pesamment écrit que le drame est un genre faux. Tout est faux au théâtre, puisque tout est de convention; mais la convention étant admise, tout est vrai. Sans doute il y a des drames mal écrits, à situations fausses, comme il y a des tragédies à mourir de rire. C'est qu'alors la faute est à l'auteur, non au genre. La vérité est que le drame est le bâtard de la tragédie; et qu'on trouve de par le monde des enfants naturels qui font bonne figure. Aussi le drame bien joué, peut encore avoir un certain succès. La tentative de M. Simon en est la preuve. Certes la *Bouquetière des Innocents* n'est pas un modèle. La pièce est parsemée de ces lieux communs que le drame favorise. Les machines sont vulgaires, les coups de surprise sont prévus. Mais cependant tout cela se tient et s'enchaîne assez bien; de temps en temps les femmes sensibles ont l'occasion de placer les larmes qui leur sont restées pour compte.

L'interprétation est d'ailleurs généralement satisfaisante. M. Taillade (Jacques Bonhomme) laisse à désirer. L'émission de voix est bonne, la prononciation correcte, c'est-à-dire aussi peu parisienne que possible. Mais M. Taillade n'a pas réfléchi suffisamment aux exigences du drame. Tout est emphatique dans la *Bouquetière*, situations et tirades. Si l'acteur joint à ce style outré l'exagération de la voix et des jeux de scène, il frise souvent le comique. L'acteur doit corriger l'auteur, en disant simplement, avec une émotion contenue et discrète, les passages les plus tragiques. L'effet s'augmente, l'intérêt s'accroît. Dans les scènes où Jacques Bonhomme retrouve graduellement sa raison M. Taillade ne mesure pas assez son *crescendo*. A un mo-

ment donné, les cris offensent l'oreille, et séchent instantanément les larmes les plus sincères. Il est bien entendu que nous ne jugeons ici que Jacques Bonhomme, et que le passé brillant de M. Taillade est pour nous lettre morte. M. Fabrègues (Henriot) mérite le même reproche. Il est peut être plus coupable : quand on joue la scène des *deux frères* avec autant de mesure, de vraie sensibilité, on est inexcusable de pousser le sanglot jusqu'au râle, en sollicitant la grâce de Marie Concini. La maladresse est d'autant plus grande que précisément l'amour de Henriot pour Marie Concini est un des mauvais hors-d'œuvre de la pièce.

Par contre nous n'avons que des éloges à adresser à M. Laray (Vitry). Il joue le drame comme nous le comprenons, sans cris, sans gestes effarouchés, avec une puissance de jeu fort remarquable, et une accentuation pleines d'idées heureuses ; du reste très égal, toujours bien en scène ; cet artiste consciencieux nous a charmés.

MM. Courcelles et Courtes ont montré que dans un petit rôle on peut se faire remarquer.

M. Faille, bon acteur, bonne tête de Henriot, joue un rôle trop court pour que nous puissions l'apprécier.

M. Montal est beaucoup trop froid. Il a eu un éclair excellent, au moment de mourir. Ce n'est pas assez.

Du côté des femmes la faiblesse est générale. Nous ne faisons d'exception que pour M^{lle} Hadamart (Louis XIII). Elle a montré beaucoup de vigueur. Nous lui voudrions un peu moins d'affectation, quand Concini meurtrit son bras. Il ne faut rien outrer, même les larmes et la faiblesse d'un enfant. Il n'y a de louable chez M^{me} Patry que la prestesse avec laquelle Margot se transforme en maréchale. Nous avons regretté qu'elle eût soigneusement mis sous le boisseau les qualités éminentes que la critique parisienne lui reconnaît.

Quant à Marie de Médicis et à la naïve Gloriette, nous les avons tellement regardées, que nous avons oublié de les entendre. On nous dit que nous y avons beaucoup perdu. Nous avons admiré en M^{lle} Lassin sa légèreté, quand elle se laisse emporter par ce pauvre Tavannes.

Somme toute, il faut savoir gré au directeur du théâtre Bellecour de ses efforts et surtout des résultats. Ce n'est pas une idée vulgaire que celle de transporter à Lyon la Porte-Saint-Martin stéréotypée jusqu'au dernier figurant, jusqu'au moindre nœud de ruban. Très intelligent, fort bien appuyé à Paris, notre nouveau directeur a tous les éléments de succès. Il y avait du courage à ouvrir le théâtre par un drame à grand spectacle. Prions seulement M. Simon de ne pas être trop souvent aussi courageux, et de nous amener bien vite miss Ænea ou Mme Judic.

PHILINTE.

CAUSERIE MUSICALE

i le directeur ne nous avait promis, à l'ouverture de l'année théâtrale, de faire tous ses efforts pour nous contenter, nous public éclairé et intelligent (style d'affiche) ; si, joignant la concision à l'énergie, il ne nous avait conjuré d'attendre, pour le juger, des faits, des actes, et non des paroles, nous aurions quelque raison de nous plaindre. Mais le nouveau directeur n'a pas manqué aux traditions ordinaires, et nous devons attendre. Attendre qui ? attendre quoi ?

Eh bien mais, la fin de l'année théâtrale, par exemple, pour que nous recommencions l'année prochaine à suivre les mêmes errements.

Le public a l'âme bonne au fond et la foi robuste, et nous recommencerons l'année prochaine la série éternelle des débuts, et la représentation sempiternelle des mêmes vieilleries.

Nous avons déjà un mois et demi d'expérience. Les débuts sont loin d'être terminés. Nous n'avons pas encore de ténor, oiseau rare, mais indispensable à toute troupe d'opéra. Que peut-on préparer de nouveau dans ces conditions peu avantageuses, et sur quelle grande œuvre ancienne ou nouvelle porter les efforts d'une troupe qui n'est pas encore formée après deux mois d'exploitation ?

Ne nous plaignons pas pourtant, il paraît que nous sommes encore parmi les favorisés, s'il faut en juger par les autres villes.

Il faudrait peu de chose évidemment pour arriver à un ensemble des plus satisfaisants. Il y a dans la troupe nouvelle des artistes connus, aimés, estimés du public.

M^{lle} Baux, MM. Seguin et Montfort ne dépareraient pas une troupe de premier ordre. Ce sont aussi des artistes dignes d'éloges, que mesdames Jeanne Devriès, Lacombe, Duprez, Henriette Gérauld, MM. de Keghel, Bacquié, Nerval, Reine et Sernin. Pourquoi donc désespérer ? Pourquoi ne pas s'adresser à la bonne volonté de tous ?

Le nouveau mode d'exploitation, — les artistes en société avec un directeur responsable, — essai loyal s'il en fut, nous paraît un essai malheureux et contre lequel les artistes paraissent adresser eux-mêmes de bien graves reproches.

Je ne veux pas aujourd'hui examiner si ces griefs sont fondés. Je n'ai ni le temps ni l'espace nécessaire. Mais si la bonne volonté de chacun venait à faire défaut, si au lieu de concourir à l'ensemble des représentations pour la plus grande satisfaction du public, ce nouveau mode de gestion paralysait les meilleures intentions, où donc se-

raient les promesses de la première heure? Où donc les actes? où donc les faits, et non les paroles?

Ce que l'on peut constater, sans craindre d'être taxé d'exagération, c'est qu'à toutes les soirées auxquelles j'ai assisté avec cette régularité que mon directeur se plaira un jour à récompenser par une mention en chocolat, lorsque le public ne se livrait pas à une série d'exercices variés, tels que cris de chat-huant, aboiements plus ou moins féroces avec accompagnement de clefs forées et de sifflets à roulettes perfectionnés, j'ai, dis-je, pu constater que le public s'ennuyait à une quantité de francs indéterminée par tête.

Si l'ennui naquit un jour de l'uniformité, j'en suis bien convaincu maintenant, les représentations depuis le commencement de la saison ayant été uniformément mauvaises ou médiocres.

Je parlerai hebdomadairement des théâtres, et j'aurai l'occasion de revenir en particulier sur les représentations et leurs interprètes.

Je n'ai voulu aujourd'hui que souhaiter la bienvenue à des artistes que nous aimons et connaissons depuis longtemps.

L'orchestre du Grand-Théâtre est jusqu'à présent le premier artiste de la troupe. Les noms les plus connus de Lyon sont retournés dans un théâtre qui a été témoin de leur premier succès et qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Son chef, Alexandre Luigini, se perfectionne de plus en plus dans l'art si difficile de conduire les masses, et acquiert tous les jours un peu de cette autorité qui consacre le talent des chefs d'orchestre et ne peut aller s'augmentant qu'avec les années. À l'orchestre donc nos plus sincères compliments.

Et le ballet? n'aurai-je pas un mot gracieux à l'adresse des grandes et petites ballérines?

Mes lecteurs ne me le pardonneraient pas, et je les comprends aisément, à voir avec quel accueil chaleureux on reçoit M^{mes} Lamy, Juliani, et quelques autres dont je parlerai plus longuement un jour.

Je serai heureux de louer quand j'en trouverai l'occasion, malheureux de blâmer si j'y suis contraint, reporter frivole et consciencieux toujours, critique sévère, mais bienveillant quand même.

Comme disait un de nos confrères, il faut, en attendant, faire crédit à la direction nouvelle. Je ne demande pas mieux, quoique Crédit soit mort pour des raisons connues de tous. Et cependant, on est bien forcé de l'avouer, si Crédit est mort, comme le bonhomme de M^{me} de Sévigné, le nouveau directeur n'y a pas nui.

OCTAVE D'HAULT-RÉMY

NÉCROLOGIE

Notre cité vient d'éprouver une perte nouvelle dans la personne du doyen de ses naturalistes, M. Étienne Mulsant. Samedi, une foule nombreuse de parents et d'amis accompagnait à sa dernière demeure cet homme de bien, cet érudit modeste, cet infatigable écrivain qui laisse dans le sein de toutes les sociétés savantes de notre ville un si grand vide.

Né le 2 mars 1797 à Marnard dans les montagnes du Lyonnais, M. Mulsant, élevé d'abord au collège de Tournon, succéda, en 1827, à son père dans les fonctions de juge de paix de Thisy. Mais bientôt, attiré par le charme de l'étude des choses de la nature auxquelles il devait consacrer sa longue et laborieuse existence, il vint à Lyon et fut nommé, après 1830, professeur au Lycée. C'est ainsi qu'il enseigna les premières notions de l'histoire naturelle à plusieurs générations, tout en poursuivant ses patientes recherches scientifiques. En même temps son érudition reconnue de tous l'avait fait appeler au poste de bibliothécaire adjoint de la ville.

Plusieurs branches de l'histoire naturelle doivent à M. Mulsant des publications aussi nombreuses que remarquables. Tout dernièrement encore il terminait son grand ouvrage sur les *Oiseaux-Mouches*, une des gloires des sciences ornithologiques de notre époque. Mais ses travaux de prédilection portèrent surtout sur l'entomologie, et plus particulièrement sur les coléoptères. Écrivain distingué et élégant, il put aussi consacrer à la pure littérature de trop rares instants. Qui de nous ne se souvient de ses *Lettres à Julie*, de ses *Promenades au mont Pilat*, et naguère encore de ce charmant opuscule plein de charme et d'humour sur les *Ennemis des livres*!

Aussi tant de mérites devaient-ils recevoir leur bien juste récompense. Appartenant à toutes nos sociétés savantes, dont il était devenu le doyen après en avoir été le membre le plus assidu, décoré de plusieurs ordres français et étrangers, M. Mulsant vit s'ouvrir devant lui les portes de l'Institut, avec le titre de membre correspondant. Devenu bibliothécaire en chef de la ville, c'est dans ces fonctions, entouré de l'affection des siens, que la mort est venue le surprendre, alors qu'il consacrait encore les derniers instants de sa vie à dicter quelques pages pour l'enseignement de la jeunesse.

A. L.



REVUE DE LA MODE

LES DEUX PASSAGES

Je promènerai mes lectrices et aussi mes lecteurs, car cette causerie peut intéresser nos aimables tyrans tout aussi bien que mes jolies lectrices, un peu partout dans notre bonne ville de Lyon, où il y a tant à voir, tant à étudier et tant à apprendre sous le rapport du goût, de l'élégance et du bon ton. Je ne saurais mieux commencer aujourd'hui, qu'en les priant de me suivre aux Deux-Passages, une maison sans rivalé dans notre ville, où nous trouverons, réunis sous le même couvert, tout ce que le confort, l'élégance, le bon marché et même le plus grand luxe peuvent offrir de beau, de bon et d'utile.

Paris possède sans doute des magasins immenses, espèces de caravansérails de l'Occident, bazars de dimensions colossales, *halls* invraisemblables : on a créé le mot pour exprimer la chose. Lyon ne pouvait lutter sous le rapport de la grandeur avec ces établissements, qui ne peuvent prendre un pareil développement que dans une ville de deux millions d'habitants. Mais Lyon nous offre les mêmes avantages que l'on trouve à Paris, dans une maison dont l'organisation puissante ne le cède à aucune des maisons de la capitale.

Située dans le plus beau quartier de la ville, la maison des Deux-Passages est arrivée par des agrandissements successifs, et sans que pour cela, chose assez extraordinaire, la vente ait été suspendue un seul jour, à occuper tout l'îlot qui se trouve entre la place de la République, la rue du même nom, la rue Thomassin et la rue du Palais-Grillet ; et les sous-sols, les rez-de-chaussées et les cinq étages de cette immense agglomération de bâtiments sont affectés aux différents services de cette maison de premier ordre, la première de la province, par son chiffre d'affaires.

On comprend bien que je ne pense pas dans ce premier article faire une description détaillée de cette maison considérable ; j'y reviendrai, et je conduirai mes lectrices, étage par étage, pour leur faire admirer les merveilles de toutes sortes que les propriétaires des Deux-Passages, toujours si aimables et si complaisants, ont fait défiler sous mes yeux ravis.

On peut entrer aux Deux-Passages, et se monter un trousseau depuis les prix les plus modiques jusqu'aux prix les plus élevés. On peut se faire habiller des pieds à la tête et dans les mêmes conditions. On peut enfin y trouver un mobilier, depuis les prix ordinaires jusqu'aux mobiliers les plus artistiques, d'un prix naturellement en rapport avec la grandeur de l'œuvre. Lorsque vous serez fatiguées de vos promenades, un salon de lecture des plus élégants, où vous pouvez faire votre correspondance, vous offre les publications les plus nouvelles, les feuilles du jour, ainsi que les publications illustrées. Un ascenseur Edoux, le nom est bien trouvé, vous y transportera sans fatigue. Nous vous recommandons aujourd'hui la galerie de l'ameublement, où vous pourrez examiner tout à votre aise les dernières créations de la maison des Deux-Passages qui, sous l'intelligente et artistique direction d'hommes spéciaux, est arrivée à produire de véritables merveilles.

Le buisson fleuri, broderie soie de couleur sur satin noir, et le chenonceau, broderie renaissance soie de couleur sur satin Van-

Dick, ornée de galons et de franges, nous paraissent le dernier mot de l'élégance.

A voir avec le plus grand soin, les fauteuils Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, et les chaises Henri II, recouvertes de velours peluche, dont le dessin est emprunté à une tapisserie de l'époque, cuir de Cordoue, qui est un véritable travail de bénédictin, et fait le plus grand honneur à la maison.

Nous reviendrons sur ces merveilles dans un autre article ; aujourd'hui le défaut d'espace nous oblige à nous borner. Nous ne quitterons pas les Deux-Passages sans descendre au comptoir des costumes pour vous faire admirer les deux dernières créations de la maison. La première est un costume duchesse en marron doré ; la jupe plissée à gros plis ; le tablier fond satin vieil or avec des feuilles de lierre peluche, brodées en perles. La robe a pan avec cordelières à trois tons, et à gros glands tombant sur les gros plis. Corset de même étoffe Anne d'Autriche, ruche Sarah Bernhardt autour du cou ; au-dessus de la cordelière et dessinant la hanche, une ruche en gros plis satin de Lyon.

La seconde est une robe de cérémonie, à traîne ronde, satin noir et velours. Tablier bouillonné devant, manteau de cour velours noir, tombant sur un jupon de satin deux rangs à gros plis. Le manteau relevé de côté faisant revers, garni de passementeries de jais et Chantilly noir, accompagnant la traîne.

Mes chères lectrices, vous êtes toujours jolies, mais si avec de si adorables toilettes vous n'êtes pas tout à fait irrésistibles, c'est que les hommes n'y connaissent rien, et que ce n'est pas la peine alors de se faire belles pour ces vilains monstres.

Vicomtesse DE BRUMEVILLE

SOCIÉTÉS SAVANTES

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, a repris ses séances hebdomadaires. Mardi dernier, nos académiciens étaient revenus les mains pleines, leurs lèvres allaient s'entrouvrir et verser des trésors sur la terre. Mais toutes les bouches sont restées closes sous le coup qui vient de frapper ce corps savant. M. Mulsant, doyen de la science lyonnaise, est mort. Le président de l'Académie, après avoir lu le court discours qu'il a prononcé sur la tombe de son collègue, a levé la séance en signe de deuil. M. Mulsant appartenait à la docte compagnie depuis quarante ans ; il en était le bibliothécaire-né. De sa plume infatigable, il a écrit sur les sciences naturelles plus de soixante volumes in-octavo qui ont porté son nom aux quatre coins du monde. Il était décoré de plusieurs ordres, membre de beaucoup d'académies étrangères, correspondant de l'Institut de France ; en un mot, une vraie illustration pour son pays. L'Académie de Lyon, en témoignant de son deuil, payait donc un juste tribut à cette gloire plus qu'européenne.



Le Gérant : HENRY BONNET

LYON. — IMP. PITRAT AÎNÉ, 4, RUE GENTIL.
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTES «AUX DEUX PASSAGES»



JOLI COSTUME

*Ilersay écossais, pure laine avec corsge tricot
haute nouveauté, 85 fr.*

COSTUME ÉCOSSAIS

*pure laine, double plissé, tunique drapée
modèle nouveau, 100 fr.*



THÉSEE

*Belle visite en drap noir, garnie fourrure
passenterie et marabout, 85 fr.*

MOLIÈRE

*Riche paletot demi-cintré en drap de Sedan
noir ou loutre,
pure laine, garni peluche soie, 75 fr.*

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SUR DEMANDE

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS « AUX DEUX PASSAGES »



- | | |
|--|--------|
| 1. CHAPEAU forme toque, avec bordure Sealskine. | 18 fr. |
| 2. CHAPEAU forme Tudor, bord fourrure. | 16 |
| 3. CHAPEAU peluche toutes nuances avec grande plume et oiseau. | 45 |
| 4. CHAPEAU feutre, à longs poils, avec oiseau. | 26 |
| 5. CHAPEAU amazone en peluche, avec plume fantaisie. | 28 |



COSTUME

en casimir pure laine toutes nuances garni
velours façonné, à 80 fr.

COSTUME

en petite armure pure laine, garni satin écossais
à 70 fr.